



*... Laisse-moi danser ; il y a si longtemps que je  
n'ai respiré l'atmosphère d'une salle de bal... (p. 4729)*

C. I.

LIVRAISON 605



— Ici. Mais je dormais ; soudain j'ai eu froid, j'ai sursauté ; je crois que je rêvais des choses épouvantables... Et j'ai vu mon père, gisant à terre... Alors, j'ai crié...

Tandis que la voyageuse donnait cette explication, d'autres voyageurs, alertés par son cri s'étaient approchés et tous se pressaient, voulant voir...

— Ecartez-vous ! dit Jacques Valbert, d'un ton plein d'autorité ; y a-t-il parmi vous un médecin ?...

— Non, il n'y avait pas de médecin...

Résolument, Jacques Valbert tira la sonnette d'alarme. Le train grinça sur ses freins, patina un moment, s'arrêta.

Quelques minutes plus tard, deux employés et un contrôleur faisaient irruption dans le wagon.

Plusieurs voix s'élevèrent ; chacun à sa façon, voulait expliquer le drame ; mais Valbert dit d'une voix brève :

— Un médecin, d'abord, messieurs, cet homme n'est peut-être pas mort.

L'un des employés se hâta dans le train, à la recherche d'un docteur et il ne tarda pas à revenir en sa compagnie, et en celle d'un inspecteur de police.

L'homme de l'art se pencha sur le blessé et l'ausculta un long moment, puis, se relevant, il dit :

— Peut-être pourra-t-on le sauver... Mais il est grièvement touché...

Sur un ordre donné par l'inspecteur, qui avait marqué à la craie sur le plancher du wagon l'emplacement du corps, l'un des employés alla chercher une civière et quelques minutes plus tard, on enlevait le corps du blessé qu'on allait déposer pour les premiers soins dans la petite gare.

La jeune femme descendit elle aussi, car elle ne voulait pas se séparer de son père et le compartiment fut mis

sous scellés, tandis que tous les voyageurs présents répondaient à un interrogatoire d'identité.

L'inspecteur, le médecin et Jacques Valbert les suivirent dans la gare, et le train reprit sa route.

— Qui êtes-vous ? demanda l'inspecteur au journaliste.

— Jacques Valbert, rédacteur à l' « Epoque », répondit le jeune homme ; je me trouvais dans le train où le drame a eu lieu.

— Et avez-vous fait quelques observations ? demanda l'inspecteur, fort intéressé.

— Celles-ci : le drame a eu lieu avant l'arrivée au kilomètre 224. A ce moment, j'ai été éveillé par une sensation de froid et j'ai constaté que la lumière était éteinte dans le compartiment et qu'une porte était ouverte au fond du couloir. Elle battait contre le wagon, d'où un bruit sourd qui avait frappé mon oreille dès que je m'étais éveillé.

— C'était vous qui aviez éteint la lumière dans le compartiment ?

— Non : lorsque je me suis endormi — malgré moi — la lumière était en veilleuse et je voyais parfaitement la silhouette de mon compagnon de voyage : un homme vêtu en prêtre, qui est monté dans le train à Rome, en même temps que moi... De plus, la porte était fermée, tandis que je la trouvais ouverte.

— Et votre compagnon ?

— Disparu, ainsi que sa valise...

— Et vous supposez... ?

— Qu'il est descendu alors que le train ralentissait...

— Croyez-vous que c'est lui qui a commis le crime ?

— Comment le savoir... ? Je pense qu'il faudrait d'abord connaître le mobile de ce crime...

— C'est la fille du blessé qui l'a découvert... ?

— Oui, comme je m'aventurais dans le couloir pour me rendre compte de ce qui se passait et, après m'être rendu compte qu'une portière battait, j'ai entendu un cri et je suis arrivé auprès de cette jeune fille qui venait de s'éveiller et qui avait trouvé son père étendu sur le sol. J'ai tout de suite pensé que le meurtrier avait frappé sa victime pendant son sommeil et qu'ensuite un cahot du train, lors de l'arrêt, l'avait fait rouler à terre...

— Vous ne connaissez pas la victime... ?

— Je ne l'ai jamais vu... Et cependant...

— Cependant... ?

— Cependant, ses traits ne me sont pas inconnus ; je ne serais pas étonné qu'il s'agisse de quelqu'un de connu ou, en tout cas, dont la photographie a été publiée par les journaux.

— Sa fille va nous le dire...

Tout en devisant ainsi, les deux hommes étaient entrés dans la salle où l'on avait étendu provisoirement le blessé. La jeune femme, assise à son chevet, montrait un visage dévasté par les larmes et l'angoisse.

Le médecin lui dit doucement :

— Mademoiselle, vous me rendriez service en vous écartant.

La jeune femme se leva, sans mot dire et se recula jusque vers le mur de la pièce ; mais au même moment l'inspecteur s'approcha d'elle :

— Mademoiselle... ou madame...

— Mademoiselle.

— Bien, voulez-vous venir dans la pièce voisine avec nous ?

— Pourquoi faire ? demanda la jeune fille.

— Je voudrais vous poser quelques questions. Vous devez comprendre qu'il est nécessaire que je sois fixé sur certains points, afin que la justice puisse utilement découvrir l'agresseur de votre père...

— Bien monsieur, je vous suis...

L'inspecteur ouvrit la porte et fit passer la jeune fille devant lui.

— Je voudrais vous demander, lui dit-il, quand ils furent assis, si vous n'avez rien vu ou rien entendu, pouvant nous mettre sur la piste du criminel.

— Rien, monsieur ; ainsi que je l'ai déjà expliqué à Monsieur qui est là — et son geste indiquait Valbert — je me suis éveillée en sursaut. J'avais eu un cauchemar, puis j'avais froid et, tout de suite, j'ai vu mon père... Alors, j'ai crié. Et, Monsieur, qui était dans le couloir et avait perçu quelque chose d'anormal, est venu tout de suite...

— Bien. Pouvez-vous, mademoiselle, me dire quel est le nom de votre père et le vôtre... ?

— Mon père est le comte Pillato, du ministère des Affaires Etrangères Italiennes. Il était chargé de remettre certains documents importants à Paris. Je me nomme Laura.

Immédiatement, Jacques Valbert se souvint d'avoir rencontré le comte Silvio Pillato dans plusieurs réceptions officielle. Le comte était, ce qu'on appelle en Angleterre, « courrier du roi ». Il n'était chargé de mission que dans des circonstances particulièrement graves. En d'autres circonstances, c'étaient de jeunes attachés qui portaient les messages d'un pays à l'autre.

— Alors ?... murmura le jeune homme, tout s'explique...

Si bas qu'il eut parlé, l'inspecteur avait entendu.

— Je ne vois pas très bien, dit-il. Vous comprenez... quoi ?

— Je vous le dirai ; mais je ne crois pas pouvoir le faire immédiatement. Quoiqu'il en soit, le kilomètre 224 étant en territoire français, le meurtrier relève de notre police et il faut que je regagne Paris immédiatement...

Mais, dites-moi, êtes-vous bien sûr que les documents confiés au comte Pillato lui aient été enlevés... ?

L'inspecteur se tourna vers la jeune fille :

— Mademoiselle, pouvez-vous nous dire si monsieur votre père avait un portefeuille ou des bagages qui ne se trouvent plus parmi ceux que l'on a amenés du compartiment ici ?...

La jeune fille parut sortir d'un rêve.

— Des bagages ?... murmura-t-elle. Père avait un portefeuille dans la poche intérieure de son veston et ce portefeuille devait avoir pour lui une grande importance, car il ne cessait de porter la main à cette poche, comme pour s'assurer qu'il était toujours là... Nous n'avions d'autres bagages que cette valise et une malle qui suit dans le fourgon, car je devais passer une quinzaine à Paris.

Sans répondre, l'inspecteur passa dans la pièce voisine et demanda au médecin :

— Puis-je vous demander de bien vouloir visiter les poches du blessé, docteur ?

Celui-ci obéit sans mot dire ; mais il n'en sortit autre chose que des objets sans valeur : clés, mouchoir de poche, étui à cigarette, quelque monnaie.

Mais de portefeuille, point !... Pas même le porte-billets classique. Le comte Pillato n'avait même pas de pièces d'identité sur lui...

Un pli profond se creusa sur le front de l'inspecteur :

— Voilà une affaire, murmura-t-il à l'adresse de Valbert, qui est pour d'autres limiers que moi...

— Ecoutez, répondit le journaliste, il faut que je rejoigne Paris sans perdre un instant ; puis-je trouver une auto dans le pays ? Ou croyez-vous que j'ai intérêt à attendre le train du matin... ?

— Non, je vais vous faire donner une voiture rapide

et un conducteur très habile. Il vous permettra de rattraper le train à Lyon. De la sorte vous gagnerez quelques heures... Mais ne pouvez-vous rien me dire de plus car je vois que vous avez des soupçons ?...

— Sans doute ; mais je manquerai à mon devoir en vous en faisant part. Je puis vous dire, néanmoins, que j'observerai la même discrétion vis-à-vis de mon journal. Le public ne sera pas informé avant la justice... soyez tranquille...

Deux heures plus tard, dans une voiture, que nous trouverions aujourd'hui, un peu primitive et que nous appellerions sans doute un « vieux tacot » Jacques Valbert approchait de Lyon. Il avait un quart d'heure d'avance sur l'horaire du train. Sans doute, il l'atteindrait à temps.

En effet, comme il arrivait à la gare de Perrache, la locomotive entra en sifflant dans la gare. Toujours courant, le journaliste le rattrapa et il s'installa dans un compartiment vide, réfléchissant à ce qui venait d'arriver...

Il n'était pas très fier, le vaillant journaliste ; il avait manqué de flair et avait laissé échapper Smolten, et en même temps il se reprochait comme un crime son manque de vigilance...

.....

Quand il pénétra chez le chef, Jacques Valbert avait l'air profondément préoccupé.

— Eh bien ! lui demanda celui-ci, qu'y a-t-il de grave ?

— Je suis un niais, répondit le journaliste ; j'ai été assez imbécile pour m'endormir ; mais je m'en veux en-

core plus de ne pas avoir deviné que Smolten avait certaines raisons pour prendre ce train et qu'il n'avait pas du tout l'intention de venir à Paris...

— En d'autres termes : vous vous êtes endormi et il s'est échappé !

— S'il n'y avait que cela !...

— Il y a autre chose ?...

— Malheureusement !... Il y a que le comte Silvio Pillato, chargé de porter par son gouvernement des pièces secrètes à Paris a été assassiné dans ce même wagon, où je dormais stupidement et dont Smolten s'échappait...

Le chef avait sursauté en entendant prononcer le nom du « courrier du roi ». Il devint blême, subitement, puis ses joues passèrent au rouge et au violet...

Un instant, Jacques Valbert put craindre qu'une congestion ne le terrassât... Mais non, après avoir passé son doigt entre son cou et son faux-col, le chef se redressa, rappela à lui tout son sang-froid et demanda d'une voix calme :

— Allons, maintenant, dites-moi tout, dans l'ordre...

Jacques Valbert lui fit le récit des faits dont il avait été le témoin et de ce qu'il avait imaginé. Il ne se menagea pas ; mais le chef dit d'une voix conciliante :

— Mon pauvre ami, je ne vous accable pas ; je sais que vous avez fait votre devoir, tout votre devoir... Si vous vous êtes endormi, si vous avez succombé à la fatigue, je ne puis vous en vouloir... Et d'ailleurs, qui sait si vous eussiez pu empêcher quoi que ce soit... En résumé, je n'ai pas de reproches à vous faire ; je vous remercie, au contraire, d'avoir empêché ce brave inspecteur d'alerter la police et la presse ; il faut que nous prenions nous-mêmes cette affaire en mains, elle en vaut la peine...

— Mais l'on ne pourra passer ce drame sous silence... Trop de gens, tous ceux qui étaient dans le train, ont vu le blessé.

— Sans doute, il faudra en parler ; mais il est inutile de nommer le blessé ; il est inutile que l'on sache de quelle importance est pour nous ce drame... Il faut que cela devienne un simple et vulgaire fait-divers : une affaire de rats de trains, un malheureux voyageur dévalisé, dont nous ne connaissons pas encore l'identité... Avez-vous compris... ?

— Parfaitement !... Je vais rédiger dans ce sens des dépêches pour Havas et pour mon journal. Mais en ce qui concerne l'inspecteur qui a pris l'affaire en mains... ?

— J'en fais mon affaire. Il comprendra facilement qu'il est indispensable que l'affaire ne s'ébruite pas... A quel moment, le blessé doit-il être transportable... ?

— Je crois que le médecin a parié de deux ou trois jours pour être fixé. Il craignait encore une issue fatale et n'osait pas se prononcer.

— Enfin, espérons... Quant à vous, mon ami, qu'allez-vous faire ?

— J'avais pensé me lancer sur les traces de Smolten...

— Heu !... heu... fit le chef ; je ne sais pas si ce ne sera pas pour l'instant du temps perdu. Non, je crois qu'il vaut mieux que je fasse agir mes services, car je pense qu'il a passé la frontière aussitôt après son forfait, pour mettre en sécurité les papiers qu'il venait de voler... Ce qui importe aujourd'hui, c'est de lui donner un sentiment de fausse sécurité, ce qui l'engagera à revenir en France, un jour ou l'autre... Et à ce moment-là !...

Les dents du chef s'étaient serrées ; son menton avançait dans un geste de menace ; oui, sans doute, lorsqu'il serait en sa présence, Smolten ne pèserait pas cher...

— Done, reprit-il après un instant de silence ; pour l'instant, vacances, vous pourrez assister si bon vous semble aux fêtes que les parlementaires donnent aux représentants anglais, venus à Paris...

— Je vous remercie...

Jacques Valbert s'inclina et quitta le bureau. Une heure plus tard, il pénétrait dans la salle de rédaction de l'« Epoque ».

## CHAPITRE DLXXXI

### UN TERRIBLE AVEU

Ce soir-là, Alfred Dreyfus et Lucie, après le coucher des enfants, étaient assis tranquillement au coin du feu.

Et, comme toujours, chaque fois qu'ils se trouvaient seul à seule, ils parlaient des événements qui avaient bouleversé leur paisible existence.

Ce souvenir faisait toujours monter les larmes aux yeux de Lucie, tandis que le capitaine s'agitait et se répandait en plaintes amères au sujet de la monstrueuse injustice dont il avait été la victime.

Plusieurs fois, Lucie avait tenté d'orienter la conversation vers d'autres sujets ; mais elle n'y était pas parvenue et le capitaine s'énervait comme chaque fois qu'il parlait de son terrible destin.

— Tu verras, disait Lucie que l'on finira par te rendre justice ; il y a une justice immanente à laquelle nul n'échappe... Vois ce qui se passe pour Esterhazy ; il a disparu de la circulation... On n'entend plus parler de lui.

— Oui, il a maintenant du plomb dans l'aile... C'est heureux, tout de même, que nos adversaires ne triomphent pas...

— Aie confiance et espère, Alfred ; tu verras que tous tes adversaires disparaîtront peu à peu ou seront vaincus.

— Oh ! celui-là, dit Dreyfus, d'un ton plein d'amertume ; celui-là est un rusé compère... Il a su vider les lieux, au moment où le sol commençait à brûler ses pieds. D'ailleurs, c'est heureux pour lui, comme pour moi, car s'il était encore ici et que je le trouve sur mon passage, je ne pourrais m'empêcher de lui demander des comptes... Et cela pourrait mal finir... Déjà, lors des funérailles de Zola, j'ai dû faire un terrible effort de volonté pour rester calme, quand je me suis trouvé en présence de Boisdeffre, de Gonse et surtout de ce misérable Du Paty... Sans doute, leur situation a bien changé ; ils ne tiennent plus le haut pavé ; ils ne sont plus des maîtres ; mais cet amoindrissement ne suffit pas pour de pareils intrigants... Je voudrais pouvoir les gifler les uns après les autres, surtout ce misérable, ce coquin de du Paty !...

Lucie, pour marquer son approbation, fit un léger signe de tête.

— Oh ! pour celui-là, je suis tout à fait de ton avis, il mériterait certainement une bonne correction en public ; cela lui ferait perdre son outrecuidance... De tous ces hommes qui t'ont torturé, c'est lui qui est le plus ignoble...

Alfred leva sur sa femme un regard étonné.

La véhémence de Lucie, toujours si conciliante, le surprenait. Il lui en fit l'observation :

— Comme tu te passionnes, mon amie...

— Pardonne-moi, Alfred, en effet ; j'éprouve pour cet homme un tel mépris, je dirai même une telle haine que je n'ai su me retenir...

— Cependant, dit le capitaine, il n'est l'artisan de mon malheur que, dans une certaine mesure. Je ne m'explique pas très bien quelles sont les raisons qui font que ta haine pour du Paty est plus violente que celle que tu peux nourrir pour les autres.

Lucie détourna la tête. Elle semblait un peu gênée.

Il lui était pénible de chercher un faux-fuyant, car elle était franche ; aussi, elle se tut.

Alfred la considéra en silence, pendant quelques instant, puis il dit d'une voix un peu altérée :

— Je t'en prie, Lucie, regarde-moi...

Elle se tourna vers lui d'un air hésitant.

— Tu me caches quelque chose...

— Non, Alfred, non...

— N'essaie pas de mentir, Lucie... Tu ne sais pas, d'ailleurs. Tu as un secret pour moi et je crois que ce secret concerne du Paty... Ne veux-tu pas me le confier... ?

La jeune femme hésitait toujours. Mais elle se rendit compte qu'elle ne pourrait plus se taire longtemps et, d'une voix tremblante, elle retraça les incidents qui avaient eu lieu entre elle et du Paty.

D'une voix vibrante d'émotion, elle rappela l'outrage qui lui avait été infligé par le commandant et bien qu'elle eut tout fait pour passer sous silence les détails les plus poignants de cette triste aventure, afin d'éviter d'infliger à Alfred une trop grande douleur à propos de ces choses qui appartenaient au passé, le capitaine n'eut pas besoin d'un grand effort d'imagination pour deviner toute la vérité...

Quand elle se tut, il serrait les poings ; une colère formidable bouillait en lui.

— Oh ! s'exclama-t-il ; je le tuerai... Je l'ai toujours considéré comme un misérable, une canaille, un homme dépourvu de tout scrupule, mais je ne l'aurais cependant

pas cru capable d'une pareille ignominie... Non, jamais!...

Lucie essaya de calmer le capitaine.

— Ne t'énerve pas, Alfred... Tout cela est du passé, maintenant... Du Paty ne peut plus nous nuire et il ne mérite pas autre chose que notre mépris... A quoi bon nous faire du mal avec cela... ?

— Il n'en reste pas moins qu'il a tenté de commettre une saleté, une chose abjecte et je veux le châtier de cela...

— Alfred, je t'en conjure ; laisse de côté cette vieille histoire ; promets-moi d'oublier ce que je viens de te raconter...

Et elle lui adressa un regard si suppliant, si chargé d'angoisse, que son cœur s'emplit de pitié...

— Pauvre Lucie ! murmura-t-il.

Maintenant, comme il ne l'avait jamais fait, il réalisait combien la jeune femme avait dû souffrir, seule au milieu de la meute de ses insulteurs ; à quels périls elle avait été exposée ; à quels dangers elle avait dû se soustraire en se tenant sur un perpétuel qui-vive...

— Elle soupira et murmura :

— J'ai eu tort de te parler de cela ; je n'aurais pas dû... Oh ! je le regrette... Pardonne-moi et tâche de recouvrer ton calme... Il faut que nous oublions le passé et toutes ses tristesses...

— C'est bon, Lucie. Nous ne parlerons plus jamais de cela ; je veux essayer de refouler en moi tout ressentiment... Rassure-toi, ma chérie, je ne causerai aucun éclat...

L'accent de la voix du capitaine était si sincère que Lucie prit le change et crut fermement que cette conversation n'aurait pas de suite.

Un quart d'heure plus tard, les deux époux passèrent dans leur chambre à coucher ; mais tandis qu'au bout d'un moment, Lucie s'endormait paisiblement, dans

le lit voisin, Alfred Dreyfus passait une nuit blanche, ressassant sans cesse sa colère qui s'amplifiait contre du Paty...

Et, à l'aube, il n'avait plus qu'une idée : demander des comptes à son bourreau...

Sans dire à Lucie ce qu'il avait l'intention de faire, il sortit dans la matinée, aussitôt après avoir pris son petit déjeuner.

Il se rendait chez du Paty.

Mais le valet de chambre lui apprit que son maître était absent pour toute la journée.

Furieux, le capitaine s'en fut, ruminant ses projets de vengeance. Il revint le lendemain, sans plus de succès et le surlendemain encore. Mais du Paty n'était jamais là lorsqu'on annonçait le capitaine Dreyfus.

Et à la quatrième reprise, le malheureux capitaine ne put plus douter qu'il s'agissait d'une consigne donnée aux domestiques.

Du Paty devait se douter que Dreyfus le cherchait pour le châtier et il ne tenait pas à se trouver en sa présence...

— Il se cache, le couard ! pensait Dreyfus.

Et sa haine contre cet homme qui avait osé s'attaquer à une femme sans défense et s'était acharné contre elle pour l'outrager et l'avilir, grandissait de jour en jour...

— Attends un peu, pensait-il... Le jour où tu me tomberas entre les mains, tu passeras un vilain quart d'heure...

Mais les jours et les semaines se passaient sans que cette occasion de satisfaire sa vengeance arrivât jamais...

Il était une heure du matin.

Dans le cabinet particulier où Réginald Bury et James Wells traitaient la danseuse hindoue, les trois convives étaient seuls, les valets s'étaient retirés après avoir servi les liqueurs.

Le souper avait été très gai, quoique Mata-Hari semblât se tenir sur la défensive. La réserve de la danseuse avait de quoi surprendre quand on la connaissait, car elle passait pour être une des soupeuses les plus entraînantes de Paris.

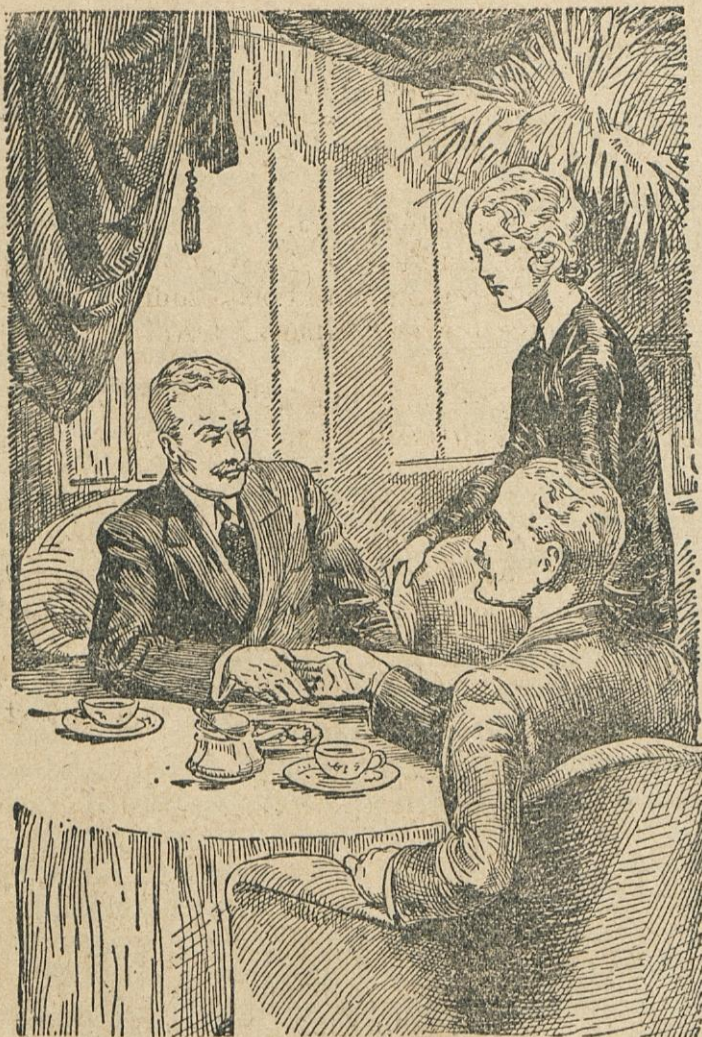
Mais il y avait entre elle et Réginald Bury comme un nuage et elle attendait avec une espèce d'angoisse qu'il crevât...

— Eh bien ! Sarah, dit tout à coup, le jeune homme, quand les garçons eurent refermé la porte, nous voilà seuls. maintenant, ne croyez-vous pas que vous pouvez me donner une petite explication de votre attitude envers moi, jadis... ? Voyons, dites la vérité...

— Je vous jure, Régi, que je ne comprends pas un mot de ce que vous dites... Je ne vois pas quel tort j'aurais pu commettre à votre égard...

— Ecoutez, ma petite, cessons de jouer au plus fin ; en deux mots, voici ce qui est arrivé : un jeune imbécile, que vous connaissez, était follement amoureux de vous... Vous saviez qu'il était secrétaire à Downing-street et vous saviez aussi qu'un certain soir il serait chargé de la garde des clés d'un coffre-fort. contenant des documents secrets... Or, ces documents devaient être fortement désirés par une puissance étrangère ; Sarah MacLeod, qui se séparait de son mari qui avait à lui reprocher ses nombreux flirts et qui restait sans ressources sur le pavé de Londres imagina de vendre à ladite puissance ces documents. Ai-je besoin de continuer... ?

— Moi... vous... vous m'accusez donc de vous avoir volé ces documents qui vous étaient confiés... ?



*Lucie versa le thé dans les tasses.*

(p 4784)



— Certainement, ma bonne Sarah !

Et comme la jeune femme faisait un geste d'effroi, il se hâta d'ajouter d'un ton vif :

— Oh ! rassurez-vous ! Je n'ai pas l'intention de vous livrer à la police ; ce n'est pas mon métier et, de plus, cela n'arrangerait rien. Non, c'est pour ma satisfaction personnelle que je voudrais votre aveu. Allons, Sarah, un bon mouvement, avouez... Je sais que vous aurez une bonne excuse.

La jeune femme le considéra un instant d'un air perplexe, puis elle murmura :

— Régy... écoutez-moi ! Vous ne pouvez savoir dans quelle situation je me trouvais...

— Mais si, ma chère amie, je m'en doute... Vous étiez aux abois, je le sais ; le major Mac-Leod vous avait répudiée ; il était parti la veille pour les Indes... Vous ne saviez plus à quel saint vous vouer...

— C'est cela, c'est cela. Régy...

— Ma bonne Sarah, vous le voyez, l'aveu n'était pas bien difficile... Maintenant, cela ne me suffit pas, car de cela j'étais sûr. Je n'avais pas le moindre doute sur votre culpabilité ; mais, come je vous l'ai dit, je ne vous en veux pas... Je sais que vous avez beaucoup d'excuses...

— Plus que vous n' imaginez, Régy... Et ma vie est si dure depuis ce temps... J'ai connu une telle misère...

— Passons. Dites-moi qui vous a demandé ces papiers, qui vous a dit que j'avais les clés du coffre ?

— Oh ! dois-je vraiment vous le dire... ? A quoi cela vous servira-t-il ? Vous ne pouvez récupérer les documents maintenant et d'ailleurs ils ne vous serviraient plus à rien...

— Sans doute, mais je veux être fixé, pour mon édification personnelle.

— Oh ! Régy, j'ai peur... Il m'arrivera malheur si

l'on sait jamais que j'ai parlé. Il faut me jurer que nul n'en saura rien... ?

— Cela, ma petite Sarah, c'est vraiment trop me demander. Vous ne pouvez refuser ; il faut que vous parliez maintenant... Mais ce dont je puis vous donner l'assurance c'est que nul ne vous molestera, je veillerai sur vous, rassurez-vous...

— Alors... je vais vous dire. Après le départ du major Mac-Leod, j'ai téléphoné à une de mes amies, une allemande, Greta Sudermann, qui a épousé un banquier de la Cité, Mr Lichtfield et je lui ai demandé de venir à mon aide. Elle m'a dit que, personnellement, elle ne pouvait rien faire pour moi, mais qu'elle m'adressait un de ses amis, un attaché à l'ambassade d'Allemagne, un nommé Smolten...

— Smolten ! s'écria James Wells.

— Vous le connaissez ? demanda la danseuse.

— Un peu. Mais, continuez, mon amie. Vous vîtes donc Smolten, lequel vous proposa de me délester des clés et de dévaliser le coffre... Et, naturellement, vous m'avez versé un narcotique... ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, Régy. Oui, je vous ai fait dormir artificiellement ; mais je n'ai pas dévalisé le coffre ; je me suis contentée de remettre les clés à l'un des hommes de Smolten qui vint les chercher chez vous et me les rapporter le matin. Si bien que vous ne vous êtes douté tout d'abord de rien... Oh ! ne m'en veuillez pas. Si vous saviez quel démon est cet homme. Il venait pour me secourir, disait-il, mais il menaçait aussi...

La voix de la danseuse se brisa dans un sanglot.

Vraie ou feinte, sa douleur était très émouvante. Les deux jeunes anglais détournèrent les yeux pour ne pas s'émouvoir.

Puis, Réginald Bury saisit une bouteille de champagne et emplit les coupes.

— Buvez, Sarah, buvez, dit-il doucement.

Elle vida sa coupe d'un trait, puis d'une voix fiévreuse, haletant, comme si elle avait hâte d'en avoir fini avec cette confession, elle reprit :

— Il me menaçait si je n'exécutais pas ses ordres de me dénoncer comme espionne de l'Allemagne. Et je n'aurais pu me défendre de cette accusation fausse... Je ne pouvais prouver mon innocence... Et j'étais sans ressources et il m'offrait dix mille livres. Finalement, j'acceptai. Il savait que vous me faisiez la cour ; il m'apprit que vous aviez les clés et... vous savez le reste.

— C'est la vérité, Sarah ?

— Toute la vérité, je vous le jure...

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains en poussant un long soupir.

— Et depuis ? interrogea James Wells...

— Oh ! depuis, répondit la danseuse, en se versant une nouvelle coupe de champagne qu'elle avala d'un trait, il vaut mieux n'en plus parler... Je ne suis plus rien qu'une pauvre femme... une déclassée... et j'ai roulé de chute en chute.

— Vous êtes toujours en relations avec Smolten ?

— Parfois, il vient me trouver pour me demander un service...

— Que vous lui rendez ?

— Que puis-je faire, sinon me soumettre... ?

Réginald Bury avait tiré de sa poche un stylo et un bloc-notes sur lequel il écrivit quelques lignes. Puis il tendit le bloc-notes à la jeune femme, en lui disant :

— Voulez-vous signer cet aveu, Sarah... ?

Elle recula comme si elle eut vu se dresser devant elle un serpent venimeux :

— Vous... vous voulez que je signe cela ? demanda-t-elle, tandis que ses yeux dévoraient les lignes écrites par le jeune anglais :

« Je soussignée, Sarah Mac-Leod, vivant actuellement sous le pseudonyme de Mata-Hari, avoue avoir dérobé à Réginald Bury, les clés d'un coffre-fort de Downing-street, contenant des documents importants dont mes complices se sont emparés. J'ai agi sur l'ordre de Herr Smolten, attaché à l'ambassade d'Allemagne à Londres. »

— Voulez-vous signer, Sarah, répéta la voix douce, mais inflexible de Réginald.

— Mais cet écrit est ma condamnation à mort si elle tombe entre les mains d'un agent de Downing-street ou d'un agent allemand...

— Cet écrit, Sarah, ne sortira pas de ma poche, à moins que vous ne m'y forciez en vous attaquant soit à moi, soit à mes amis... Il ne peut vous nuire, tant que vous ne ferez contre moi aucun acte d'hostilité... D'ailleurs, j'aime mieux vous dire tout de suite que vous ne sortirez pas de ce cabinet avant d'avoir signé.

Mata-Hari fondit en larmes.

— Vous le voyez, Régy, c'est un guet-apens que vous m'avez tendu ; ce n'est pas digne d'un gentilhomme... c'est ignoble...

Un sourire amer glissa sur les lèvres de Réginald qui était devenu blême sous l'insulte.

Mais sa voix était parfaitement calme quand il répondit :

— Vous ne pouvez vous en plaindre, Sarah. Ce n'est pas moi qui ai tendu un guet-apens à l'autre, le premier. Celui que je vous ai tendu, ce soir, est bien anodin, relativement à celui dans lequel mon honneur a été brisé... Ce papier ne vous causera aucun ennui, si vous ne m'attaquez pas la première et je me vois forcé de vous rappeler que cette nuit cruelle, où vous avez gagné dix mille livres, m'a coûté ma situation et ma réputation de gentil-

homme... Ne vous plaignez donc pas et n'éternisons pas le débat... Signez, Sarah...

Et il poussa le papier et la plume devant la danseuse effondrée.

Celle-ci haussa les épaules, prit la plume et d'une main, redevenue calme, elle apposa sa signature au bas du terrible aveu...

Puis, redevenue hautaine et dédaigneuse, très grande dame, un sourire méprisant sur les lèvres, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Je pense que je suis libre, maintenant ? dit-elle d'une voix redevenue métallique et dure.

Un sourire joua sur les lèvres de Réginald Bury.

— Sans doute, ma chère, vous n'avez jamais cessé de l'être ; mais ne voulez-vous pas encore vider une coupe en notre compagnie...

— Non, merci... Adieu, Réginald. Dieu veuille que nous ne nous retrouvions jamais en présence.

Et claquant la porte, la belle Mata-Hari sortit de la pièce avec cette allure de grande dame, qu'aucun événement ne démonte, qui fit l'admiration de ses justiciers, lorsque quinze ans plus tard, elle tomba sous les balles du peloton d'exécution.



## CHAPITRE DLXXXII

### UN CHATIMENT TARDIF

Dreyfus, ce jour-là, se promenait paisiblement dans les rues de Paris. Cet homme, dont le nom, pendant tant d'années, avait été dans toutes les bouches, passait maintenant tout à fait inaperçu et nul, parmi la foule indifférente, ne le reconnaissait.

Le temps était splendide et les rues étaient pleines d'une foule de flâneurs, heureux de jouir du soleil. Dreyfus goûtait paisiblement la douceur de cette matinée radieuse.

Il n'avait rien oublié; cependant son mal faisait trêve...

Il ne voulait pas se souvenir que des hommes s'étaient acharnés sur lui et avaient brisé sa vie...

Cependant, soudain, son visage changea d'expression, un rictus de haine déforma sa bouche.

Il venait d'apercevoir un homme, venant en sens inverse et il l'avait aussitôt reconnu...

Toute la rancœur qu'il avait au cœur, toute l'épouvantable souffrance qu'il avait éprouvée et dont le souve-

nir l'angoissait encore, remonta en un instant à la surface.

Cet homme qui venait vers lui, sans le voir, était le commandant Du Paty.

D'un bond, il s'avança vers son bourreau et il s'arrêta juste devant lui, de manière à l'empêcher de s'échapper.

Il le dévisagea d'un air dur et d'une voix brutale, il prononça :

— Commandant, j'ai essayé à plusieurs reprises de vous trouver chez vous, mais vous avez jugé plus prudent de vous dérober... C'est donc de votre faute, si je vous aborde ainsi dans la rue pour vous demander des comptes... Car nous avons des comptes à régler, vous ne pouvez l'ignorer...

Du Paty assujettit son monocle et essaya de simuler l'indifférence.

— Je ne vois pas du tout ce que nous pouvons avoir à nous dire, monsieur Dreyfus.

— Ce qui signifie, monsieur, que vous ne voulez pas le savoir. Mais je vais vous le rappeler. Vous avez outragé ma femme, pour me faire envoyer au bagne... après avoir bassement intrigué.

Du Paty voulut l'interrompre, mais Alfred Dreyfus continua d'une voix forte :

— Un coquin de votre espèce mérite une correction !...

En disant ces mots, il leva sa canne et, avant que du Paty n'eût pu faire un geste, il le frappa violemment au visage. Le misérable chancela.

L'altercation avait eu des témoins, les promeneurs s'étaient rassemblés autour d'eux. Quelques passants avaient reconnu Dreyfus et du Paty et l'un d'eux s'écria avec enthousiasme :

— Bravo, Dreyfus ! Bravo... il châtie son bourreau de tout le mal qu'il lui a fait !

D'autres personnes firent chorus.

— Bravo ! Dreyfus !

Dreyfus répondit à cette ovation par un petit sourire confus et s'en alla.

Il n'avait pas eu l'intention d'éveiller l'attention du public. Mais, lorsqu'il avait aperçu du Paty, il n'avait plus eu qu'une idée : demander réparation à ce gredin.

La vengeance enfin était complète, car tous les affronts que cet homme lui avait infligés, se trouvaient maintenant lavés par ce cinglant coup de canne.

Mais cet incident allait faire sensation dans toute la France et, en se faisant cette réflexion, il éprouva une certaine anxiété. Il prit une rue adjacente et se hâta de s'éloigner afin d'échapper aux regards indiscrets de la foule.

.....

Le commandant du Paty s'était enfui en fiacre et il avait ordonné au cocher de le ramener chez lui le plus vite possible.

Il monta l'escalier de sa maison, quatre à quatre, et vint s'asseoir devant le bureau de son cabinet de travail.

La tête entre les mains, il resta longtemps assis, immobile et tremblant de colère et de honte. Le coup qu'il avait reçu d'Alfred Dreyfus lui avait fait au visage une profonde et douloureuse balafre.

— Comme cela me brûle ! gémit-il à haute voix.

Comment une pareille mésaventure avait-elle pu lui arriver ?

Oh! cette femme, qu'il avait aimée si passionnément, qu'il avait vraiment désirée, comme il la haïssait maintenant !

Emporté par la colère, il se leva et se mit à arpenter sa chambre de long en large.

Souffrirait-il un pareil affront ?

Admettrait-il qu'on se moquât de ui et qu'on le tournât en ridicule ? Pourrait-il tolérer qu'on racontât dans le monde que le fier commandant du Paty avait été rossé comme un vilain par le capitaine Dreyfus ?

Non !... ce Dreyfus lui devait réparation de son acte !

Et dès que du Paty se fut quelque peu calmé, il se rendit chez deux de ses amis : le jeune banquier Henri Lettier et le peintre Edmond Denotet.

Il les pria de bien vouloir lui servir de témoin dans le duel auquel il voulait provoquer le capitaine Dreyfus.

Dès le lendemain matin, les deux hommes se présentèrent chez Alfred Dreyfus.

La servante vint les annoncer à son maître et celui-ci lui donna l'ordre d'introduire les deux visiteurs dans son cabinet de travail. Lucie avait entendu prononcer, avec surprise, ces noms inconnus et elle demanda avec une légitime curiosité :

— Quels sont ces messieurs ?

— Nous allons le savoir tout de suite, répondit-il tranquillement, car je n'en sais, à ce sujet, pas plus que toi...

Et il se rendit dans la pièce où l'on avait fait attendre les deux inconnus.

Ceux-ci, en voyant entrer l'officier, s'inclinèrent gravement devant lui.

Ce fut Henry Lettier qui le premier prit la parole.

— Monsieur Dreyfus, nous avons l'honneur de représenter auprès de vous monsieur le commandant du

Paty. Vous vous attendiez sans aucun doute à notre visite, n'est-ce pas ?

Alfred Dreyfus n'avait pas offert de siège aux deux visiteurs, il était lui-même resté debout. Il semblait très sûr de soi et les observait en souriant silencieusement.

Lorsque le banquier eut achevé d'expliquer le motif de leur visite, Dreyfus demanda :

— Vous êtes, sans doute, bien d'accord, messieurs qu'on ne peut se battre en duel qu'avec un homme d'honneur ?

Lettier et Benotet échangèrent un regard de surprise. Que signifiait cette étrange question ?

— Eh bien ! messieurs, êtes-vous d'accord avec moi sur ce point élémentaire ? répéta Dreyfus.

Lettier s'inclina en disant :

— Certainement... mais le commandant du Paty...

Alfred Dreyfus, d'un geste autoritaire, lui coupa brusquement la parole :

— Le commandant du Paty n'est pas un honnête homme ; c'est un misérable et, pour cette raison, je refuse de me battre en duel avec lui.

Il s'inclina, alla jusqu'à la porte donnant sur le couloir, l'ouvrit et appelant la servante, il prononça, sans donner plus d'explications aux visiteurs :

— Reconduisez ces messieurs !

Et lui-même sortit du bureau par une autre porte.

Lettier et Benotet, tout interloqués, se regardèrent. Une violente colère se reflétait sur leur visage, mais ils ne pouvaient rien dire ; ils suivirent, jurant intérieurement, la servante les reconduisit sur le palier.

Ils se rendirent aussitôt chez du Paty. Lettier lui fit savoir en quelques mots l'accueil qu'Alfred Dreyfus avait réservé à son défi et de quelle manière il avait pris congé d'eux.

Démoralisé, le commandant se laissa tomber sur sa chaise en poussant un profond soupir.

Mais les deux hommes ne se souciaient plus de lui, ni de son désespoir, sincère ou non, et ils sortirent sans même le saluer. Ils étaient furieux d'avoir dû, à cause de lui, subir un tel affront.

Du Paty, resté seul, donna libre cours à sa colère.

Il aurait volontiers détruit tous les objets qui se trouvaient autour de lui, et, à ce moment, il n'aurait pas fallu l'exciter beaucoup pour qu'il brisât quelque chose.

Mais, toute cette rage ne servait à rien, l'événement appartenait maintenant au passé; il n'y avait plus à y revenir.

La balafre faite par la canne d'Alfred Dreyfus resterait imprimée pour toujours sur son visage, comme un stigmaté ineffaçable : jusqu'à son dernier jour, il sentirait dans sa chair, la brûlure de cette ignominieuse blessure.

Cet affront avait atteint aussi son honneur.

Du Paty se leva en chancelant et il s'avança timidement vers le miroir.

Il se contempla un instant et éprouva soudain un violent dégoût, une profonde aversion pour lui-même.

Les efforts qu'il avait autrefois tentés pour déshonorer Alfred Dreyfus se retournaient maintenant contre sa propre personne.

Il lui était impossible maintenant de reprendre le dessus; tout était fini.... Jamais plus, il ne redeviendrait le brillant officier de jadis.

Il sombra dans un désespoir si épouvantable, qu'il s'élança vers sa panoplie et, en toute hâte, décrocha un revolver d'ordonnance.

Il n'avait plus qu'un seul désir : se tuer ! Ne pas survivre à cet affront !

Mais quand il sentit cette arme entre ses doigts, il entrevit dans une vision de rêve tous les charmes, toutes les joies que pouvait encore lui offrir l'existence et il s'écria :

— Non ! Je ne veux pas mourir !

Le proverbe arabe qui dit qu'un âne vivant vaut mieux qu'un lion mort, lui parut à ce moment, une vérité !

Plutôt que de mourir en homme, il valait encore mieux vivre en chien, en dépit des injures, en dépit de l'opinion des autres ! Oui, qu'importaient, après tout, ces préjugés sur l'honneur et autres balivernes, une seule chose était réellement précieuse : la vie !

Il était riche, indépendant, il pouvait voyager ; partir pour n'importe quelle contrée lointaine, faire, au besoin, le tour du monde. Personne n'irait lui demander si son honneur avait été souillé, personne ne s'occuperait de lui.

Oui... partir!... Voyager!... Il fallait s'absenter pendant quelques années, et, lorsqu'il reviendrait, son histoire serait oubliée depuis longtemps.

Il sonna et donna l'ordre à son domestique de préparer ses bagages....

Le lendemain, le commandant du Paty, sans dire au revoir à personne, profitant que sa famille était en province, quittait Paris, à destination de l'Italie

Il se promettait de faire un voyage superbe et d'oublier dans la griserie du changement tous ses ennuis, toutes ses rancœurs... Et il espérait aussi qu'on l'oublierait.

D'ailleurs, on n'entendit plus parler de lui, jusqu'en 1914, alors que, rentré en France, au moment de la guerre, il reprit du service actif et, il faut le dire à sa louange, s'il avait mal vécu, il mourut en brave, au champ d'honneur dès les premiers mois...

.....

Quand à Alfred Dreyfus, ne rencontrant plus son ennemi dans les rues de Paris, il oublia sa rancune et sa haine qui tombèrent, elles aussi, au gouffre de l'oubli...

Peu à peu, il reprenait goût à la vie, tandis que le film des événements se déroulait et que le gouvernement semblait incliner vers plus de justice, il remportait petit à petit, de légères victoires.

Ce fut ainsi qu'un jour, à la Chambre des députés, au cours d'une séance orageuse, il vit expulser le député Gabriel Syveton, le nouveau leader de la Patrie Française et de la Ligue antisémite.

C'était une revanche un peu tardive des opinions républicaines sur celles de l'extrême droite.

Malheureusement, ces petites victoires ne sont pas désirables, car elles ne font que creuser davantage le fossé entre français des différentes classes et d'opinions divergentes... Quand Waldeck-Rousseau, dont le ministère a duré près de trois ans, et qui, parmi les ministères d'avant-guerre fut celui qui dura le plus longtemps, remit au président Loubet la démission de son cabinet, rien ne l'y forçait, puisque son ministère était victorieux...

Mais démissionner en plein triomphe, y ajoute. C'est sans doute ce que se dit Waldeck-Rousseau qui donna pour unique raison, sa santé défaillante.

Le cabinet Emile Combes succède au cabinet Waldeck-Rousseau et celui-là va avoir pour tâche de mener à bien les efforts de celui qui l'a précédé.

Emile Combes était presque un inconnu du grand public. C'était un petit vieillard alerte, qui ne s'était pas prodigué dans les salons. D'abord, élève d'un séminaire,

il avait fait de sérieuses études de théologie, avait écrit une thèse sur saint Thomas-d'Aquin, puis s'était livré à des études médicales et était devenu médecin. Nommé maire de Pons, conseiller général du canton, sénateur de la Charente-Inférieure, il avait conservé de ses études premières des opinions spiritualistes, qu'au grand étonnement de certains, il avait proclamé à la tribune de la Chambre. Mais il était passionnément opposé au rôle politique de l'Eglise, aux empiètements des congrégations et l'on pouvait compter sur lui pour appliquer sans faiblesse la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901.

Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que c'était cette besogne que la majorité parlementaire attendait de lui et, dans sa déclaration ministérielle, il affirmait que « le gouvernement tiendrait la main à ce qu'aucune de ses dispositions ne demeurât frappée d'impuissance ».

Dès sa constitution, le ministère Combes se met à l'œuvre. Il commence par les établissements non autorisés, qui peuvent être supprimés d'un trait de plume, par voie de décret.

Ce sont surtout des écoles primaires de filles, tenues par des sœurs. Elles sont au nombre de cent vingt-cinq. Le décret du 27 juin 1902 en prescrit la fermeture immédiate. La Chambre vote l'affichage du discours du président du Conseil.

Enhardi par ce premier succès, Combes s'attaque à une seconde catégorie, beaucoup plus nombreuse. Il s'agit de trois mille écoles qui, ouvertes avant 1901, prétendent se passer d'autorisation. Par une circulaire du 10 juillet, Combes leur ordonne de fermer leurs portes dans un délai de huit jours.

Et c'est là que commencent les incidents dont la France entière se souvient